

PER
S-247
EX. 2

S

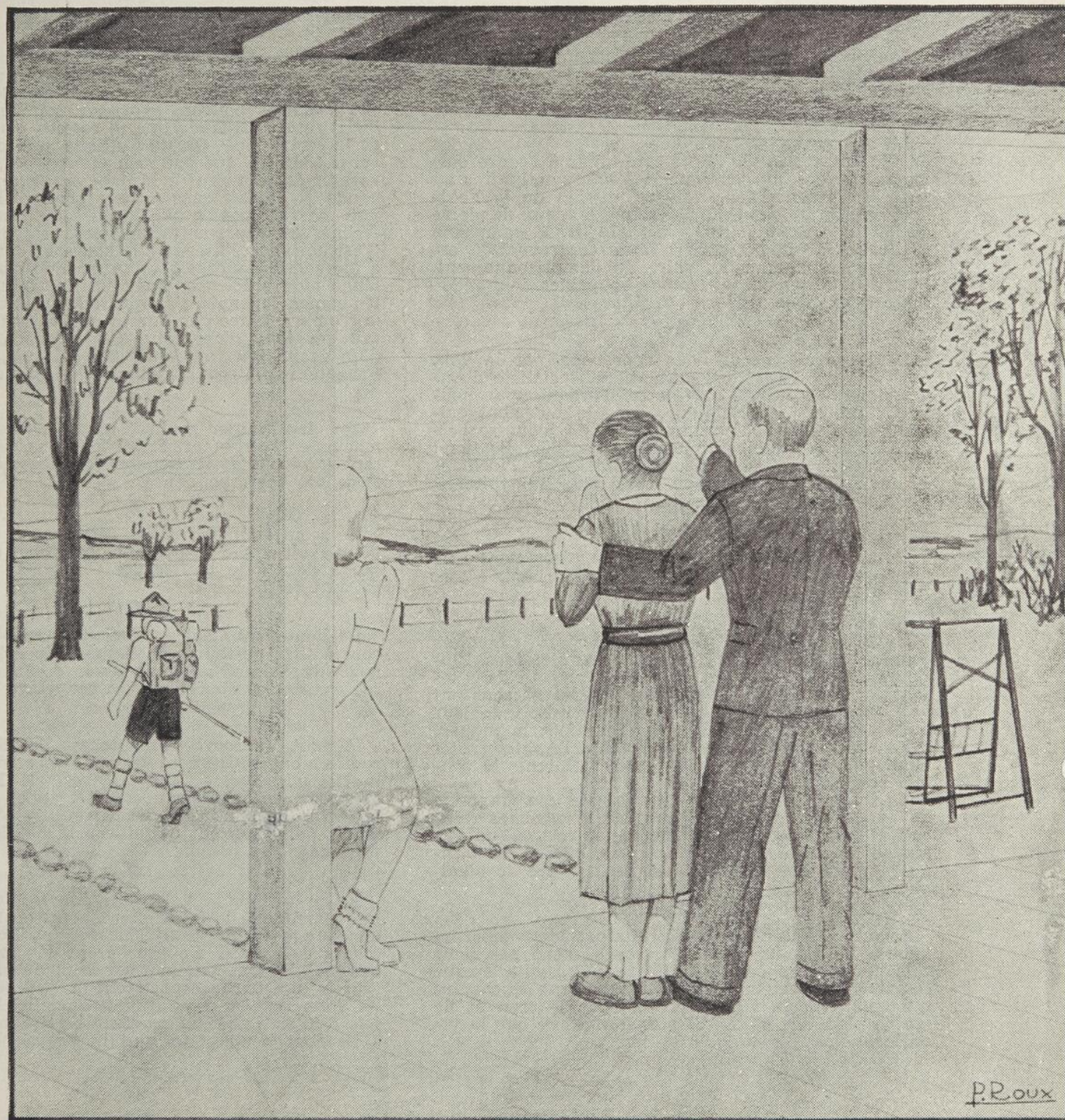
CATHOLIQUE

REVUE SCOUTE DES GARÇONS

NOVEMBRE

1943

11e ANNÉE
No 72



Beauceville-Est



LE SCOUTISME DANS LE MONDE

Les Scouts belges subissent des ennuis incessants de la part de l'autorité occupante : les Allemands. Nous apprenons qu'au début d'avril, les chefs du mouvement scout à Ostende ont été arrêtés par les Boches.

Le six mars, les aumôniers et les parents des Scouts ont reçu avis de se conformer à l'ordre suivant : "Défense de pratiquer les sports militaires au sein de l'organisation, sans permission de la Feldkommandantur. Sont ainsi désignés les jeux de plein-air, la topographie, les "hikes", le tir, le campisme et l'usage de la boussole. Toute contravention est passible d'une amende, voire de l'emprisonnement. Si des jeunes gens sont trouvés coupables, leurs éducateurs seront punis."

De Belgique encore nous apprenons, par la voix du "Volk en Staat", organe national-socialiste d'Anvers, que "les Scouts continuent d'organiser de nouveaux groupes en Belgique, dans le but apparemment d'empêcher la nazification de la jeunesse belge". Et le journal continue, en guise d'explication : "Cet organisme (le scoutisme) subit encore l'influence des Indiens d'Amérique et de leur humanitarisme à la fois vague et original".

Huit fillettes belges ont prononcé récemment leur promesse guide, dans un hôpital de Morland, Alton, Angleterre.

La Fédération des Scouts français de Londres compte maintenant plus de cinq cents membres. Plusieurs clans routiers ont été fondés, surtout dans les centres d'entraînement militaire, où les garçons ont vite acquis une influence réelle, en raison de leur belle humeur et de leur cran. Toutefois, la plupart des routiers sont dispersés par toute l'Angleterre et n'ont que la correspondance pour maintenir le contact entre eux.

La troupe scout de Londres compte une vingtaine de garçons. Quoi qu'ils éprouvent d'extrêmes difficultés à se procurer des manuels, revues, uniformes, et même des vêtements civils, ils n'en continuent pas moins à mener une intense vie de plein-air.

Ayant vu leurs locaux détruits par les bombardements, les Scouts de Portsmouth n'ont pas pour cela cessé leurs activités. Ils se réunissent chaque semaine, par beau ou mauvais temps, dans les champs qui entourent la ville. Bel exemple de cran et de vie de plein-air, mille fois plus formatrice que la vie en local clos.

La citation suivante est extraite d'une lettre du lieutenant Richard-R. Amerine, de l'armée américaine, en service quelque part dans le Pacifique : "Je voudrais pouvoir exprimer comme il convient l'admiration profonde que je ressens pour les Scouts et le scoutisme. Quand j'affirme que c'est grâce à l'entraînement que j'ai reçu étant scout, que j'ai pu revenir sain et sauf à la base aérienne dont je dépends, je le fais sans aucune réserve. Pas une minute ne s'est passée que je n'aie eu à me servir des techniques apprises durant mon stage au groupe. C'est ainsi que l'usage de la boussole, dont j'ai appris à me servir pour passer ma seconde classe, m'a été d'une aide précieuse. Quand il m'a fallu contourner les camps japonais, j'ai réussi à me faufiler comme une ombre, parce que durant mes camps d'été j'avais fait des jeux d'approche. Cette fois-ci, il s'agissait d'un grand jeu où je risquais ma vie, et c'est ma formation scout qui m'a permis de gagner la partie."

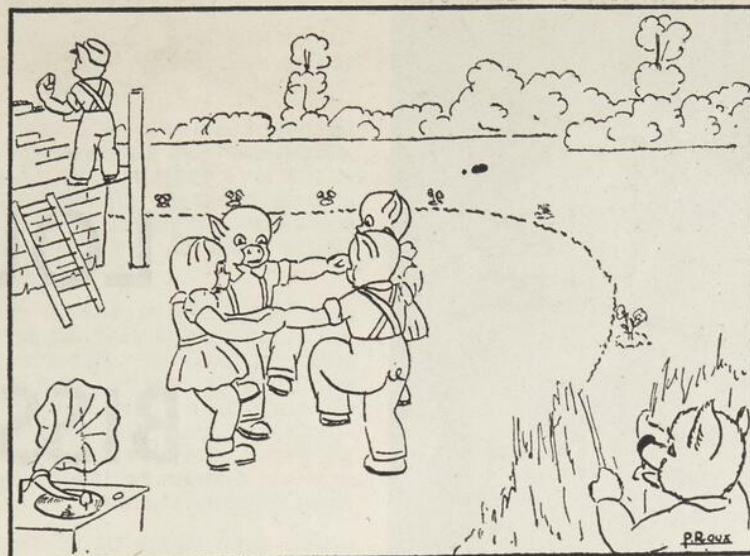
Un clan routier groupe tous les Scouts français marins en haute-mer. Entre leurs croisières, ils passent au local et se tiennent constamment en relations par correspondance.

Le scout John Fardy, de Terre-neuve, a été décoré pour avoir sauvé quatre personnes lors de l'incendie qui a détruit la bâtisse des Chevaliers de Colomb, à Saint-Jean.

Le lieutenant Charles Keefer, à Ottawa, a été décoré à titre posthume de la médaille Albert et de la médaille Saint-Olaf, pour avoir donné sa vie pour ses camarades au cours d'un sauvetage en mer.

Partout, au cours de l'automne, les Scouts et les routiers ont activement travaillé aux récoltes. Dans la Nouvelle-Ecosse entre autres, le Ministère de l'Agriculture a spécialement fait appel à eux. Dans la région de Montréal, des patrouilles scout et des unités de guides ont travaillé à la cueillette et l'empaquetage des pommes.

Ayant aperçu la lueur des phares d'une automobile et entendu le bruit d'un moteur en marche dans un garage fermé, Bill Thickson et Bob Johnston, scouts d'Oshawa, s'approchèrent et aperçurent un homme gisant inconscient sur le plancher. Ils arrêtaient le moteur, transportèrent la victime chez lui et lui donnèrent la respiration artificielle. Ils eurent la joie de voir l'asphyxié revenir à lui après être resté à la tâche pendant un certain temps.



ILS ETAIENT TROIS PETITS COCHONS

Ils étaient trois petits cochons : Yip, Yap et Yop, qui avaient vu le jour sur les terres du Roi. Leurs parents avaient été mangés à la table même du monarque, le soir du couronnement. C'est te dire qu'ils étaient connus dans le pays.

Ils avaient appris dès leur enfance, comme tous les gorets de leur temps du reste, à dormir dans la paille, à se nourrir de déchets de table, à déterrer les truffes et à se vautrer dans la boue quand les moustiques devenaient par trop encombrants. Ils savaient aussi qu'il faut bénéficier du soleil, vivre au grand air... parce que cela donne de la vigueur. Et ils en profitaient, tu peux me croire. Aussi étaient-ils resplendissants de santé. Mais il en était ainsi pour bien d'autres porcins de leur âge, et sans la clairvoyance de leurs parents, ils seraient restés tout juste bons pour la table de quelque vulgaire bûcheron ou porteur d'eau.

Monsieur père et madame mère — c'étaient des cochons de race — jugèrent donc qu'il fallait donner à leurs fils une formation complète. Un cours classique pour cochons quoi ! Ils les confièrent donc aux bons soins d'un précepteur : monsieur Barbu. Ce dernier, un bouc vénérable, aux cornes imposantes et à la barbe patriarcale, était savant comme un moine et sage comme un hibou. Sous sa paternelle direction les trois petits devinrent ferrés en sciences et en histoire, voire même en musique et en architecture.

Hélas ! papa et maman tombèrent un jour sous les coups du boucher, puis Barbu s'éteignit à son tour, de vieillesse. Un beau matin Yip, Yap et Yop se trouvèrent seuls et très malheureux, abandonnés à l'orée de la forêt royale. Yip, le plus sage des trois parce qu'il avait profité davantage des enseignements de Barbu, finit néanmoins par se faire une raison et parvint à consoler ses deux petits frères. On allait maintenant devoir se débrouiller seuls. Après s'être concertés, les jeunes gorets décidèrent de se construire chacun une maison, pour au besoin se mettre à l'abri des bêtes méchantes que pouvait recéler la forêt.

"C'est en pierre qu'il nous faut bâtir," déclara Yip, "si nous voulons être à l'abri des loups". Yap et Yop

partirent d'un grand éclat de rire. N'y avait-il pas belle lurette qu'on n'avait pas vu de ces monstres dans le pays ?

Là-dessus, chacun s'en fût pourvoir à son installation, Yap sous un meulon de paille oublié par le fermier dans un coin du pré, Yop sous un amas de branches d'arbres, au bord du bois. Ce fut tôt fait. Pendant que Yap et Yop perdaient leur temps à s'amuser ou à faire la paresse, Yip érigeait avec soin les murs de sa maison.

Un jour que nos deux insoucients dansaient la farandole, en joyeuse compagnie, un loup efflanqué, écumant de rage, fit subitement irruption au sein de la bande. Pris de panique nos gorets déguerpirent à toute la vitesse de leurs courtes pattes et s'en furent cacher, l'un sous sa meule de paille, l'autre sous son tas de branches. Or, le loup avait le nez fin. Il eût tôt fait de dénicher Yap, dont la demeure fut éparpillée aux quatre vents, et de se frayer une entrée dans la cabane de Yop. Fort heureusement pour nos deux garnements, ils étaient robustes. Se voyant à la merci du loup, ils coururent d'un trait jusqu'à la maison de Yip qui les fit entrer chez lui, où tous trois ils s'enfermèrent à double tour. La bête hideuse eût beau se fâcher, se ruer contre la porte, s'obstiner, rien n'y fit; la maison ne broncha pas... Et c'est ainsi que Yap et Yop, les deux petits cochons étourdis, apprirent la valeur du travail bien fait.

La morale de cette histoire c'est qu'il ne faut rien faire à moitié. Tu es scout pour bénéficier à fond de tout ce que le scoutisme t'offre. Tu n'es qu'un V. P., si tu te contentes de savoir te tenir, manger, prier, porter l'uniforme et que tu accomplis tout cela n'importe comment. La perfection doit être ta mesure, à toi. Ne l'oublie pas et tu seras un sage... comme Yip !

PANTHERE NOIRE



(Cliché: l'Oeil)

Un avion — un de ces appareils minuscules qui nous semblent des jouets d'enfants depuis l'apparition des "Flying Fortresses", "Liberators", "Stratoliners" et autres gigantesques vaisseaux aériens issus de la présente guerre — survolait à ce moment-là les étendues désertiques du Keewatin. A son bord, trois passagers avaient pris place : un évêque et son compagnon, tous deux missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, et le pilote. Ce dernier, grand jeune homme dans la trentaine, conduisait la machine avec une maîtrise consommée. A moins d'imprévu on serait à destination pour l'heure fixée. Mais voici que soudainement le visage du pilote s'était assombri. Depuis quelques secondes, un pli interrogateur barrait son large front, tandis que son oeil vif interrogeait tour à tour le ciel et le panneau aux instruments. Un des passagers, que la mine contrariée du jeune homme avait fini par intriguer, risqua un mot :

—Le moteur tourne bien ?

—Ah ! comme un moine. Ce qui me chiffonne un peu tout de même, c'est l'orage qui s'en vient.

—Nous allons avoir de la tempête ?

—Le contraire me surprendrait. Vous voyez ce petit nuage qui vient de notre côté ? Dans trois minutes il sera sur nous, et je crains qu'il ne nous réserve rien de bon. En tout cas, à l'altitude où nous sommes, et en tenant compte du pays que nous survolons, il ne peut être question de descendre.

LOUIS BISSON

Un rapide coup d'oeil sur la carte avait permis au pilote de vérifier l'exactitude de cette affirmation.

—L'orage, poursuivit-il, nous aura saisi avant que nous ayons pu trouver un lac où nous poser. Si nous nous laissons coller à terre, c'est la catastrophe qui nous attend au sol. La seule chose à faire, c'est d'essayer de monter plus haut et ne pas se perdre au sein même de la tempête. Ensuite, fasse le Ciel que notre provision d'essence ne s'épuise pas avant que nous ne soyions sortis de cette saloperie.

Tout en parlant, le pilote avait tiré vers lui le manche à balai, et le brave petit hydravion s'était cabré. Frémissant de toutes parts, entraîné par un moteur lancé à plein gaz qui vrombissait rageusement, il grimpait lentement, retardé dans son ascension par la charge qu'il portait.

—Ça y est, murmura tout à coup le pilote, la mâchoire crispée, voici que l'ouragan nous attrape.

Il avait à peine fini sa phrase qu'une bourrasque d'une force inouïe fit trembler toute la structure de l'avion. Les haubans vibrèrent sous le souffle de l'ouragan. L'entoilage des ailes et du fuselage frémit, puis happé comme une feuille par un courant ascendant, l'oiseau mécanique prit rapidement de l'altitude. Le pilote avait fait placer ses deux passagers à l'avant, tout près de lui. Cette manoeuvre stabilisa quelque peu l'appareil.

—Quel sale temps ! pense en lui-même le pilote.

Les mains crispées sur le manche à balai, les jarrets tendus contre le palonnier, l'aviateur lutte obstinément contre le vent qui semble vouloir lui enlever la gouverne de son appareil. Comme un fétu sur une mer déchaînée, l'avion roule, tangué, donne d'un côté puis de l'autre, part à la dérive, se redresse, vogue normalement pendant cinq secondes, puis tel un broncho rétif, recommence à se démener et à se débattre. A certains moments, la plainte de la tempête couvre le rugissement du moteur. Le pilote jette un regard anxieux sur les instruments de bord. Dans un demi-heure, on sera à bout d'essence. D'ici là, il aura fallu trouver un endroit où amerrir. Mais le jeune homme a autre chose à faire que s'énerver. Il en a déjà vu de pires. Justement, le ciel ne semble-t-il pas s'éclaircir ? On dirait que le vent souffle avec moins de violence. L'avion semble filer plus aisément. En tout cas, il tire moins sur les commandes.

—Nous allons descendre, annonce le pilote en poussant un ouf ! de soulagement. Le gros de la tempête est passé. Nous pouvons, en prenant les précautions nécessaires, amerrir en toute sûreté.

—Pourvu que nous trouvions un lac...

—Il y en a un, juste devant nous, poursuit le pilote dont les yeux habitués ont repéré une petite tache pâle, au milieu du tapis sombre de la forêt.

Quelques minutes plus tard, l'hydravion se posait sans incident sur un lac inconnu de ses occupants. Lorsque ceux-ci eurent enfin pris contact avec d'autres humains, ils apprirent qu'ils se trouvaient à l'extrême nord du Manitoba, à plusieurs centaines de milles de leur itinéraire, et à près de mille milles de leur point de départ.

L'aventure dont tu viens de lire le récit n'est pas une histoire inventée. C'est un fait authentique. Le héros de cette périlleuse envolée est une des plus pures gloires de l'aviation canadienne : le capitaine Louis Bisson. Premier pilote canadien-français de bombardier, pionnier des lignes du Transport Command de la Royal Air Force, cet aviateur intrépide possède à son crédit d'innombrables heures de vol, et ses traversées transatlantiques ne se comptent plus.

Merveilleux, n'est-ce pas ? Et tu serais sans doute très fier de pouvoir, un jour, marcher sur les traces d'un pareil homme ? Que l'on puisse à ton sujet tenir le même langage, éprouver le même enthousiasme ?

Tu trouveras encore plus belle, j'en suis sûr, l'histoire de Louis Bisson, quand je t'aurai dit comment il est arrivé jusque là. Il avait de la fortune ? Pas du tout. Quand il décida de se lancer dans l'aviation, il était employé dans une pulperie. A ce moment-là, il en coûtait beaucoup d'argent pour obtenir un brevet de pilote, et surtout pour faire de l'aviation. Un des rares, presque l'unique moyen d'y parvenir, était de posséder son propre avion. Pareille condition au départ eût découragé n'importe qui. Mais justement, Louis Bisson n'était pas n'importe qui, et quand il avait pris une décision il n'en démordait pas facilement. Il n'était pas homme non plus à s'agiter en présence d'une situation difficile. Audacieux, dé-



En me baladant avec mon clan, dans une caverne à l'aspect mystérieux, à l'Île d'Orléans, j'ai déniché un vieux parchemin tout poussiéreux, rempli de dessins et de signes cabalistiques. Intrigué, je l'ai apporté chez moi pour le traduire. C'était un rapport d'excursion scoute, en une langue vieille comme le monde. Quand tu sauras qu'il s'agissait d'une sortie d'hiver d'une patrouille de Montréal, tu admettras que le document devait être très ancien ! J'ai aussitôt pensé à mon ami Gadou, qui aime la vie de plein air et qui cherche un langage secret pour sa patrouille. Je lui ai remis ma trouvaille ! Comme il m'a alors affirmé, sur sa parole d'honneur de Petit Dernier que cela t'intéresserait, je te transmets le résultat de mes travaux.

La confusion de Babel

Quand aux pieds de l'orgueilleuse tour de Babel se fit la confusion des langues, ce fut une pagaille épouvantable ! Les demandes, les réponses, les indications, les... gros mots fusèrent dans toutes les langues du

brouillard, il savait en toutes circonstances trouver le joint. Quand donc il se fût rendu compte qu'il devrait acquérir son propre avion, s'il voulait poursuivre la voie qu'il s'était tracée, il prit des mesures en conséquence. Qu'est-ce qu'il fit ? Il emprunta de l'argent ? fit un "hold-up" dans une banque ? Je t'ai dit que ce n'était pas un imbécile ! Il travailla doublement, c'est tout. Employé de nuit dans une usine, il se fit vendeur durant le jour, et de porte en porte, partit offrir sa marchandise. Il put ainsi réaliser assez d'argent pour s'acheter un avion.

Mais alors, me diras-tu, il s'est mis à faire beaucoup d'argent. Tu y es de moins en moins, mon cher. Il s'en fut simplement offrir ses services à nos missionnaires du Grand Nord. Il pilota tour à tour, dans leurs randonnées apostoliques, le Père Couture, Nos Seigneurs Breynat, Lajeunesse et Antoniutti. Pendant plusieurs années, il mena la vie des missionnaires, vivant avec eux au milieu des Indiens, partageant les risques et les privations de ses maîtres. Cette période de sa vie est une suite ininterrompue d'actes de dévouement et d'aventures sensationnelles. Grand chrétien, Louis Bisson a vu dans l'aviation plus qu'une arme pour conquérir le monde : un moyen de gagner des âmes au Christ.

Vint la guerre. Notre héros offrit ses services au pays. Depuis quatre ans qu'il parcourt les innombrables routes célestes, ses formidables qualités d'homme, de pilote et de chef ont été publiquement reconnues, ainsi que le témoignent les nombreuses missions officielles qui lui ont été confiées.

Le Canada français doit être fier d'avoir vu naître Louis Bisson. Tu peux t'enorgueillir de le compter comme un des tiens. C'est un héros authentique et de grande classe. Son nom est digne de figurer au palmarès de l'aviation mondiale, à côté de ceux des Le Brix, des Lindbergh, des Mermoz, ces conquérants de l'espace, chevaliers merveilleux de notre vingtième siècle.

AIGLE BLANC

monde. Les contremaîtres se mirent à donner des ordres en anglais, tandis que les malheureux ouvriers, qui ne comprenaient que le français, se tirèrent les cheveux





LE PRISONNIER DU VIEUX MANOIR

PROLOGUE

Où l'on rencontre, dans un manoir historique, un Scout qui a peur du camp

A trente milles en aval de Montréal, sur la rive nord du Saint-Laurent, le village de La Valtrie s'étend comme une immense toile d'araignée dont le centre serait la vieille église paroissiale.

La route nationale, les nombreux chemins de rangs qui convergent vers le temple aux deux clochers, sont autant de fils de cette tapisserie vivante qui couvre plus de vingt milles carrés de surface, en s'accrochant au fleuve, à la rivière Saint-Jean, à la ligne du chemin de fer et aux villages voisins. Chaque habitation, chaque ferme, chaque bâtiment semble, sur la carte, à un insecte qui aurait donné dans le filet, tandis que le vieux manoir seigneurial — le château des anciens maîtres du lieu — imite, dans son architecture trapue, l'araignée qui guette sa proie cachée dans son coin.

Nous nous en voudrions qu'on vit la moindre malveillance dans cette description. La figure ne s'applique qu'à l'aspect topographique de la région. A la vérité, il n'est guère de pays plus hospitalier, plus riant sous son parasol d'arbres aux essences variées dignes d'une pépinière; sûrement, il n'est pas de manoir plus accueillant!

Depuis 1672, époque de la concession des terres au Baron de La Valtrie, le vieux château s'élève ainsi à deux pas du fleuve, derrière un rideau de peupliers d'Italie, de siècle en siècle remplacés. La toile de La Valtrie, que ses maîtres ont largement contribué à tisser, a bien évolué depuis cette date.

Les maisons se sont multipliées, modernisées, hélas! les anciennes sont presque toutes disparues, mais le manoir est resté debout comme un témoin... un témoin du passé.

Le Sieur Margane de La Valtrie qui édifia cette solide demeure pour s'y mettre à l'abri des Iroquois, n'y habite plus depuis longtemps. Deux siècles et demi d'Histoire se sont accumulés sur sa tombe depuis qu'il repose dans le cimetière d'où toute sa famille l'a rejoint. Les derniers La Valtrie, descendants du brave capitaine, sont tous disparus!

Cependant, le vieux château n'est pas abandonné. Il a changé de maître, c'est tout. Le notaire Faribeau, dont le greffe notarial contient tous les contrats et tous les testaments du comté, y a élu domicile avec sa petite famille, le jour où il hérita de l'étude de son père. Hier, le manoir de La Valtrie a vécu l'Histoire. Aujourd'hui, il se contente d'en conserver les souvenirs en abritant les actes du notaire. Au lieu d'entendre des décharges de mousquet, des hurlements sauvages, comme à ses premiers jours, des paroles enflammées comme aux glorieuses journées de 1837, les murs du vieux manoir, qui comme tous les murs du monde ont des oreilles, n'entendent plus que des voix claires et jeunes, celles de Pierre et Pierrette Faribeau, les deux jumeaux, uniques enfants du notaire, qui se disputent tout le jour... combien fraternellement!

— Alors, Pierre, espèce de peureux, viens-tu, ou ne viens-tu pas? C'est pourtant pas dangereux de traverser le fleuve à la nage jusqu'à l'île Hervieux, puisque une chaloupe nous accompagnera!

— Voyons, Pierrette, cesse de me tourmenter. J'ai diné il y a à peine deux heures. Si nous allions avoir des crampes tout à coup? Vraiment, je n'ai pas le

goût de te suivre. D'ailleurs, le courant est dangereux !

—Des crampes ! A-t-on jamais vu une nouille pareille ! Et ça se prétend scout, ça porte même l'uniforme ! Veux-tu que je te le dise : t'es un v. p., oui, une vieille poire !

—Tout ce que tu voudras, mais laisse-moi la paix ! Je suis à lire "La Semaine de Suzette" et je ne veux pas être dérangé.

—Pauvre petit ! Faudra-t-il t'apporter tes pantoufles à mon retour ? Te servir ton souper dans ton lit ? Attention au rhume, surtout en tournant les pages de ton livre ! Au revoir ! Je vais le traverser, moi, ton fleuve dangereux ! J'espère que le Chef va te secouer assez pendant ton camp pour faire un homme de toi, mon jumeau !

Et Pierrette partit en lançant ces paroles menaçantes pour la sécurité de Pierre. Elle s'en fut nager un demi-mille sous la surveillance du père Gladu, un vieux pêcheur du village, pendant que son jumeau, qui ne lisait plus, pensait avec de petits frissons au camp scout qui se préparait, et où il lui faudrait aller !

Bien que jumeaux, les deux enfants, on l'aura aisément deviné, possédaient des caractères tout à fait opposés. Pierrette aspirait vainement au guidisme, car il n'y avait pas de compagnie dans le diocèse, tandis que Pierre supportait, sans beaucoup d'enthousiasme, son scoutisme à la troupe du Séminaire de Joliette. Y avait-il une aventure en vue, une excursion difficile à organiser, un bon tour à jouer, Pierrette était toujours au premier rang et Pierre se tenait prudemment sur la réserve. Ce matin encore, un beau matin du début d'août, les deux enfants étaient allés à la cueillette de glands verts, pour en fabriquer des colliers. Pierrette, tout au haut d'un chêne, pendue aux branches, avait cassé les fruits. Pierre, sagement, les avait ramassés par terre. Sans doute, c'est lui qui confectionnerait les colliers, peut-être même les porterait-il ?

Pourtant, Pierre était scout et Pierrette n'était pas guide ! On ! Pierre n'avait pas demandé de lui-même son admission à la troupe, mais le notaire qui s'affolait de voir son fils rendu à treize ans ne se complaire que dans les Suzetteries et les histoires de Bécassine, avait jugé prudent de le rentrer au plus tôt chez les Scouts. Depuis six mois, le jeune Faribeu avait prononcé sa promesse et il avait bien peu changé ! Il fallait voir aussi comment les scouts de sa patrouille, les Hiboux, le considéraient. Seul le C. P., ils sont tous comme ça, croyait encore qu'on pouvait en faire quelqu'un.

Un bon camp, loin du milieu de ouate et de coton où il se conservait, lui aurait changé les idées. Hélas ! Pierre ne voulait pas camper. Il était cet oiseau rare, vêtu de l'uniforme scout, qui n'aime pas la vie dans les bois, et considère le camp comme une menace. Pierrette le savait et lui en avait jeté la vision à la tête, pour couper sa digestion et lui donner sur terre les crampes qu'il ne voulait pas attraper dans le fleuve. Dans trois jours, la troupe du Séminaire partirait pour camper à Lanoraie, le village voisin, et Pierre devrait partir pour rejoindre sa patrouille.

Assis dans son fauteuil, l'album de Suzette sur les genoux, le pauvre Scout se représentait tout un monde de blessures, de nuits froides, d'animaux sauvages et de cuisiniers barbares qui roulait dans sa tête une sarabande effrénée et se précipitait sur lui pour

l'étouffer. Pierre respirait à peine. Le Chef n'avait-il pas affirmé et répété : "Nous pratiquerons la vie rude à plein ! Excursions, grands jeux, veilles de nuit : voilà le programme !"

Pierre ne se sentait pas le courage d'affronter un camp semblable. Héroïque pour la première fois de sa vie, il décida de tout tenter, absolument tout, pour ne point camper.

Il faut croire que le pauvre petit perdit son temps et sa salive, car le 5 août, à trois heures de l'après-midi, le sac au dos, il quittait le vieux manoir, en traînant les pieds. Pendant ce temps, sur les marches du perron de pierre, maman Faribeu s'essuyait les yeux dans un mouchoir de soie, le notaire con-



templait la scène en riant, et Pierrette saluait son jumeau du plus magistral des pieds de nez !

Pierre avait tout essayé pour émouvoir ses parents. Il n'avait récolté que les moqueries de Pierrette. Sans doute, maman aurait bien voulu le conserver avec elle, au château, mais des raisons impérieuses avaient décidé le départ du jeune Scout et elle s'était montrée aussi inébranlable que son mari.

Le papa avait dit : "Ça te formera, mon Pierre. Il est temps que tu deviennes un grand garçon !"

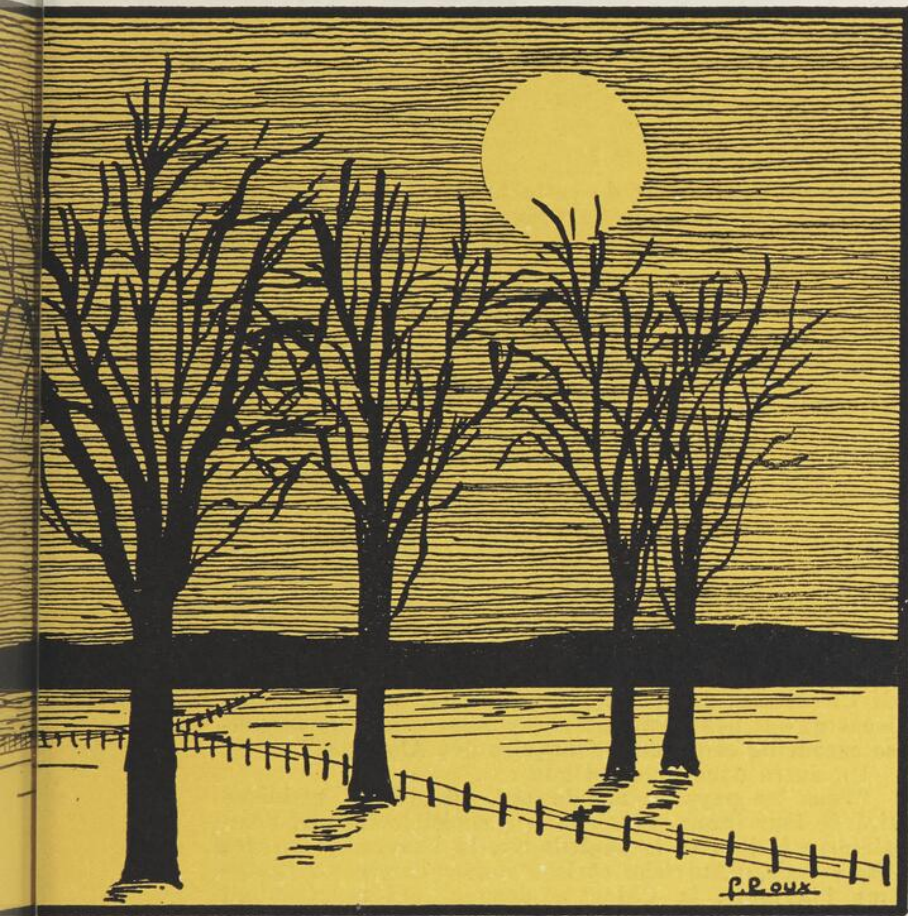
La maman avait ajouté : "D'ailleurs, nous partons pour faire le tour de la Gaspésie et nous ne pouvons

pas te laisser seul au château. Il n'y aura personne ici, et nous ne pouvons pas t'amener avec nous."

Pierrette, qui était pourtant de la grande tournée, avait glissé : "Chanceux !"

Les parents s'étaient aussi donné une autre raison, mais ils ne l'avaient point révélée, bien qu'elle eût tranché la question. Ils l'avaient sagement gardée pour eux !

Pierre s'était battu pendant trois longs jours; il avait perdu ! Et maintenant, il s'en allait l'oreille basse, le dos courbé sous un énorme hâvre-sac bourré par sa mère. Il marchait dans le chemin de sable qui reliait la route nationale au manoir, vers



le terrible camp de Lanoraie. Papa lui avait offert de le conduire en automobile; il avait refusé. Il entendait faire à pied les six milles qui le séparaient du camp. C'est que Pierre avait son idée... il n'irait point camper.

Le motif du voyage, apporté par sa mère, n'était point tombé dans l'oreille d'un sourd. Puisque ses parents quittaient le manoir pour quinze jours, il reviendrait s'y installer et y vivrait en paix, loin des folies du camp. Voilà pourquoi il partait à pied, afin de revenir plus vite en allant moins loin.

Dans le Domaine, bois voisin, majestueuse plantation de pins blancs où il s'était arrêté, il préparait tous les plans de son équipée. Lui, qui fuyait les

petits jeux du camp scout, il se préparait, sans le savoir, à l'aventure de sa vie. Adossé à un conifère géant, le sac à ses pieds, il mesurait ses chances. Pourrait-il vivre quinze jours, seul dans le château ?

Il aurait peur ! Et pourquoi ? De qui ? Le vieux manoir était solide. Les constructeurs l'avaient édifié à l'époque où l'on bâtissait pour des siècles. Les murs épais de pierres énormes, ses portes de chêne solide, défiaient toutes les attaques. Ultime précaution, toutes les fenêtres de l'étage du bas n'étaient-elles point comme autant de châssis de prison, gardées par d'énormes barreaux de fer scellés dans le roc qui empêcheraient toute intrusion ? Non, Pierre n'avait rien à craindre dans cette maison qu'il connaissait bien. Il y reviendrait et passerait quinze jours de repos !

Sa décision irrévocablement prise, le petit dernier de la patrouille des Hiboux décida de l'exécuter. Il fallait qu'il rentrât dans le château avant le départ de ses parents, puisque après tout serait sous clef, qu'il y entrât sans être vu et s'y cachât jusqu'au lendemain, cinq heures, moment où le notaire partait avec les siens pour le grand voyage de la Gaspésie. Son plan fut vite arrêté; il attendit la nuit pour le réaliser.

L'attitude de notre pauvre Scout présentait alors ce paradoxe étrange mais habituel du peureux qui se précipite tête baissée dans une folle aventure pour fuir un danger qu'il se forge. Gribouille, vous le savez, se jetant à l'eau pour ne pas se mouiller sous la pluie.

Tout dormait dans le vieux manoir quand, vers minuit, Pierre s'avança dans l'allée de sable. Sa silhouette, celle du chameau de la chanson, avec son hâvre-sac, se découpait confuse sous un quartier de lune. Personne n'était là pour la remarquer ! Le pauvre Scout avait ramassé tout son courage. Il marchait lentement dans le noir, sans même détourner la tête aux cris de la chouette, sans frémir des plaintes de la girouette qui grinçait au-dessus de sa tête. Brave, maintenant, car il avait un but qui lui faisait oublier la nuit, il se rendit à l'arrière de la maison, près de l'étude de son père. Il prit une échelle qu'il appliqua sur le mur, et grimpa doucement, comme un voleur, au deuxième étage. Un temps de silence pour écouter, puis rassuré, il pénétra dans le manoir, par une fenêtre ouverte. Il était presque sauvé !

A pas feutrés, il descendit en bas, ouvrit soigneusement la lourde porte de chêne de l'étude de son père et y entra sans réveiller personne. Son plan avait réussi ! Il en était sûr, son père ne visiterait point cette pièce avant son départ, car il l'avait soigneusement mise en ordre la veille. Pierre pouvait dormir en paix jusqu'au lendemain.

Pour plus de précaution, après avoir rangé son sac dans une armoire, il saisit l'échelle qui montait à la fenêtre supérieure, la fit descendre lentement pour la rentrer ensuite dans sa chambre, à travers les barreaux de fer qui défendaient son châssis. Il la cacha sous le canapé qui faisait un coin de la pièce, près de la bibliothèque. Puis, satisfait, réalisant son héroïsme, émerveillé de sa propre audace, il s'endormit sur le plancher, caché par le gros bureau de noyer du notaire, en rêvant des exploits de Bécassine qu'il associait aux siens.

(à suivre)

HIBOU TACITURNE

TOTEMOUNON

TROIS-RIVIERES REpond. — UN MESSAGE DES SOLITUDES GLACEES DE L'ABITIBI. — PROTESTATION AU NOM DU PREMIER MINISTRE. — GIROUARD SE TAIT. — L'ARAI-GNEE NOUS PARLE D'AVIATION. — JEAN-NOT N'AIME PAS LE TOTEM. — POESIE DE JUSTICE CONTRE LE TOTEM.



La grande bataille totem on non continue de passionner la presse internationale. Chaque matin le facteur arrive pliant sous un monceau de lettres. Il a promis d'employer bientôt une brouette. L'Oyseau se monte une collection de timbres mais doit engager une sténographe pour dépouiller son courrier. Le ministre des Finances a même demandé à la direction du Scout Catholique de retarder la publication du présent numéro, afin de ne pas attirer l'attention publique et per-

mettre de lancer la cinquième campagne d'emprunt de la Victoire.

Deux de nos correspondants que nous croyions perdus dans les forêts équatoriales et les glaces polaires respectivement, nous sont revenus avec de volumineux mémoires remplis de signatures, de notes, photos, chiffres, mesures. Leur conclusion générale est que les Esquimaux et les Zoulous trouvent les blancs bien bêtes de ne pas aimer les noms de bêtes. Aussitôt que les mémoires seront compilés, nous publierons des tableaux de statistiques.

Des Trois-Rivières, nous recevons trois lettres — probablement une par rivière — dont nous extrayons les passages les plus significatifs :

"...je crois que nous pourrons nous entendre avec le chef Girouard, car il m'a paru sociable quand je l'ai rencontré dernièrement aux Trois-Rivières". (Note de la Rédaction : Evidemment puisque Girouard proteste contre les noms de bêtes au nom du savoir-vivre)... "je suis pour le totem à plein parce qu'il met une atmosphère de mystère de jungle dans nos jeux, nos camps. J'admets pourtant qu'une patrouille puisse se choisir un patron dont elle tâchera d'imiter les qualités, mais je crois qu'il serait assez baroque d'appeler un scout Jean-Baptiste ou Vincent-de-Paul; j'aime mieux Castor". — (signé) B. René, Trois-Rivières.

Deux autres scouts des Trois-Rivières s'élèvent contre les totems absurdes comme :

"Chat de Perse, Chat au brillant, Pie de Stalle, Serin phonique, Mite railleuse, Paon semant, Pie sans lit, Rat botté, Pie carrée, Pie à noter, Pou laid, Singe en baptiste, Aigle fin, Léopard décoratif, Paon germanique, Cheval laid, Rat d'eau, Cygne à terre, Pou digne, Condor dur"

mais sont à plein pour le totem sensé et inspirateur. Du reste ils signent : Aiglou Solitaire et Castor Industriel.

De Saint-Lin nous parvient la courte lettre suivante:

"J'ai lu dans votre revue des réflexions sur l'adoption ou non du totem. Je vous apporte mon appui à la cause du totem en vous engageant à suivre l'exemple de notre premier ministre qui l'a adopté; ne s'appelle-t-il pas en effet : William LYON Mackenzie King". — (Signé) Anatole Mouton.

Une lettre d'Abitibi apporte un argument pour le totem :

"N'allons pas croire que nous avons inventé le totem. Toutes les bandes de petits gars ont de leurs membres qui s'appellent le Rat, ou l'Original (s'il y en a un qui a les oreilles en panache), la Poule, etc. A nous les

scouts de nous servir de cette tendance pour le bien". — (Signé) Paul-Emile Gervais, Amos.

Nous n'avons reçu ce mois-ci aucun message du Chef Girouard. Des antitotémistes, nous n'avons reçu qu'un court billet d'un de nos scouts :

"Monsieur : J'ai lu dans le Scout Catholique de mon frère, qui est scout, des histoires sur le totem. Je veux vous dire que je n'aime pas le totem. Maman m'appelle mon Loup et mon beau petit Chat, et mes amis rient de moi". — (Signé) Jeannot.

Et cette poésie d'un violent qui n'y va pas de main morte contre le totem :

"Si les bêtes tât t'aime,
Tu es pro-totem;
Et pas plus que la bête,
N'as sur les épaules de tête".

(Signé) JUSTICE

D'autre part, des enthousiastes de l'aviation, (l'Araignée et l'Ourson, Troupe Guynemer) nous parlent de :

"tout ce que représentait la Cigogne pour l'escadrille de Guynemer, durant la guerre de '14, et de l'attachement qu'ont pour leur totem les aviateurs de la fameuse escadrille canadienne-française des Alouettes".

Un autre nous apprend que :

"Tous les pays du monde ont adopté un emblème tiré de leur faune. Le Canada a choisi le Castor, l'Angleterre le lion et le bouledogue, la France le coq, les Etats-Unis, l'Autriche et la Pologne l'aigle, la Bretagne l'hermine, la Chine le dragon, qui représentent pour chacun une qualité de la race".

Un garçon pratique avant tout, pose cette question inspirée de la Bible :

"Comment Jonas se serait-il sauvé des flots s'il n'avait adopté le totem comme refuge?"

Et en terminant, il lance cette cinglante remarque:

"Dans la question du totem, âne y soit qui mal y pense".

Au moment de mettre sous presse nous parvient une dernière missive, en réponse à la remarque bête du P'tit Dernier :

"Les bêtes ont des qualités et ce sont celles-ci et non les bêtes que nous visons — excepté à la chasse bien entendu." — (Signé) Aigle Bleu, Collège Notre-Dame.

Qui a raison? Jeannot ou Anatole Mouton, Aigle Bleu ou Justice? Quel parti prends-tu dans cette discussion? Nous attendons ta lettre appuyant la cause "Nom-totem" ou "Non-totem". Adresse-la sans tarder à André Rochon (L'Oyseau Bleu), 3209, avenue Maplewood, Montréal.

LE MERISIER DU VAL-MORIN,

ET CELUI D'AMBOISE

Cet été, au Val-Morin, j'ai assisté à une scène très cocasse que je veux te raconter. Surtout ne livre pas mon récit aux rédacteurs du Scout; ils me feraient passer un vilain quart d'heure!

Près du Lac Raymond, en bas de la montagne du Sauvage, baigné par la rivière du Nord — ce n'est pas une figure de style au printemps! — se dresse un sympathique camp scout: Le Relai. Ouvert à tous, il héberge le scoutisme dans les pays d'En-Haut, hiver comme été.

Un beau jour d'août, quelques routiers s'y trouvaient en train de nettoyer un peu la futaie qui enserre ce manoir scout comme pour l'étouffer. A deux pas, dominant la toiture de son large parasol, s'agrippait au roc un merisier géant, sec et décharné comme Don Quichotte, qui grinçait dans le vent en menaçant de s'abattre à chaque nouvelle rafale. La scoutmaîtrise décida sagement qu'on allait le couper avant qu'il ne fit des siennes et ne tuât quelque malheureux dans une chute imprévue.

On fit les choses en grand! Imagine un peu! Deux dessinateurs du Scout et trois ou quatre rédacteurs de la même revue se trouvaient dans le groupe. Ceux-là même qui avaient rédigé et illustré, en mars dernier, un traité à jamais célèbre sur l'art d'abattre les arbres sans douleur et sans ampoules. L'arbre n'avait qu'à bien se tenir!

On sortit solennellement le numéro précité du journal. On l'éstala sur une souche et on l'ouvrit aux fameuses pages ornées des savants dessins et explications du même métal. Puis, "la hache à la main", imitant le "noble geste des bûcherons de mon pays", comme dit la Panthère Noire, on commença la besogne. Un couplet était déjà composé pour célébrer la mort de l'ennemi. L'auteur l'avait ciselé avec amour en lui donnant la lugubre sonorité des cloches de novembre:

"La hache résonne,
Le bois s'abandonne,
C'est un glas qui sonne
Dans les abattis!"

Procédant avec art, dès la première entaille on déterminait le côté qui recevrait le cadavre étendu. Le choix était simple! Au nord c'était la rivière, à l'est une longue théorie de chaloupes et radoub, à l'ouest un canot d'écorce... On opta nécessairement pour le sud! On choisit d'ailleurs ce côté avec d'autant plus d'empressement et de conviction que l'arbre inclinait impérieusement vers cette direction — il était croche comme un cantinier! — et que l'espace nettoyé lui permettait de mourir sans causer aucun ravage dans les derniers soubresauts de son agonie.

Pendant une heure on bucha sans arrêt! Hélas! Les coups avaient beau se répercuter comme autant de râles d'un mourant, les blancs éclats du bois jaillir sous les mordées de la hache et retomber en élargissant la blessure au flanc du géant, le merisier restait toujours debout!

Nerveux comme toujours, Eléphant Bricoleur se précipita pour expliquer ses dessins et sa technique. Cygne et Hibou Taciturne gesticulèrent et crièrent bien fort, comme pour effrayer l'arbre... mais il tint bon! Les entailles traversaient le tronc de part en part, à deux hauteurs différentes, le corps ne tenait plus qu'à quelques fibres, l'arbre frissonnait dans l'air de toutes ses

longues branches tordues dont les feuilles agitées semblaient ricaner... mais le merisier ne tombait toujours pas!

Terrible anxiété! On ne savait même plus où il allait tomber... s'il tombait. Ce penchant qu'il avait pour le sud, qu'on avait accentué de coupes savantes et réglées, il ne le manifestait plus du tout! Oh! il ne tomberait pas au nord — c'était impossible — mais à l'est? à l'ouest? on ne pouvait rien affirmer! On jugea même prudent de nettoyer les deux terrains pour protéger canot et chaloupes. Les experts en technique, les maîtres bûcherons ne savaient plus...!

Enfin, au moment où le Cygne allait céder sa place à l'Eléphant, un craquement sinistre déchira l'air. D'une seule pièce, l'arbre s'abattit en plein dans... la rivière, au NORD! là où les experts étaient sûrs qu'ils ne tomberaient jamais!

Je n'ai pas besoin de te décrire la binette des malheureux rédacteurs et dessinateurs. Ils ne se seraient jamais pardonné leur maladresse si elle ne leur avait valu une belle histoire de l'aumônier. Le soir, au feu-de-camp, le padre leur dit: "Votre merisier a eu un double célèbre dans l'Histoire: le merisier de Saint-Martin de Tours."



Ce brave évêque, ancien soldat qui d'un coup d'épée partagea son manteau en deux, un jour d'hiver, pour vêtir un malheureux, se promenait un jour près d'Amboise, en course apostolique, quand il fut saisi par un groupe d'infidèles qui jurèrent de le faire mourir. Ils choisirent un procédé barbare et nouveau qui les amuserait en plus de les débarrasser de ce prêcheur. Ils ligotèrent le saint et le placèrent à quelques pas d'un énorme merisier qui penchait dangereusement au-dessus du martyr. Ils chargèrent un bûcheron expert d'abattre l'arbre pour écrabouiller le malheureux. Ils comptaient bien se réjouir de toutes les angoisses que Martin ne manquerait pas d'éprouver à chaque coup d'hache, à chaque craquement. Ils s'étaient trompé ! Martin, à part son évêché, avait plusieurs tours dans son sac; particulièrement le pouvoir de faire des miracles. Comme l'arbre allait s'abattre sur lui, il le regarda et le géant maîtrisé oscilla vers l'arrière pour tomber sur le bûcheron... expert ! Martin fut libéré, sauva la vie du pauvre homme et le baptisa avec plusieurs infidèles !"

Le Père ne fit aucun rapprochement entre les bûcherons — les modernes et les anciens — et laissa chacun tirer ses propres conclusions.

Quant à moi, je me suis dit que le brave Martin avait tout simplement voulu jouer un bon tour à nos amis de la rédaction, leur faisant répéter son geste pour les obliger à penser à lui. Et il en vaut la peine, puisque son histoire, que le Père nous a racontée, nous le présente comme un scout parfait. N'est-il pas saisi dans une excursion ? Ne termine-t-il pas sa journée par une B.-A. ? Enfin, ne s'inspire-t-il pas, bien à l'avance, des rédacteurs du Scout pour sa technique dans l'attage des arbres ?

Tu penseras à tout cela le onze novembre, jour de sa fête, et tu essaieras de l'imiter sur tous ces points... sauf, évidemment, quand il te faudra recourir aux miracles pour suivre les conseils techniques de tes rédacteurs !

CERF ALTERE

QUELQUES DATES

Novembre

- 11 **Saint-Martin de Tours.** — Il fit une B.-A., restée historique, en donnant la moitié de son manteau à un mendiant. Belle occasion pour toi de faire un petit examen de conscience sur ta fidélité à la bonne action quotidienne.
- 21 **Présentation de Marie.** — Dès l'âge de trois ans, Notre-Dame vint vivre dans la paix et la retraite, au Temple de Jérusalem. Demande-lui de répandre sur le monde cette paix et cette charité qu'elle connût.
- 30 **Saint-André apôtre.** — Il fût le premier apôtre à se rallier pour de bon à Jésus. Demande-lui de toujours être prêt à correspondre à la grâce du Seigneur qui passe.

Décembre

- 3 **Saint-François-Xavier.** — Parcourut toute l'Asie pour y évangéliser les païens. Médite sur la façon dont tu observes le premier Principe.
- 8 **L'Immaculée-Conception.** — La plus belle des fêtes de la Sainte-Vierge. Elle nous rappelle qu'entre toutes les créatures Notre-Dame fut la seule à être préservée de tout péché dès sa naissance. Demande-lui de t'inspirer l'amour de tout ce qui est pur, net clair, et une grande horreur du péché.

AS-TU LU ?



Les petits livres de la COLLECTION RECITS ET LEGENDES. — Par les membres de l'Equipe Plume-Agile.

LA CHASSE DE SAINT-AGAPIT. — Par Michel Bouts, collection Signe de Piste. (Romans scouts).

LA BANDE DES AYACKS. — Par Jean-Louis Foncine, collection Signe de Piste. (Romans scouts).

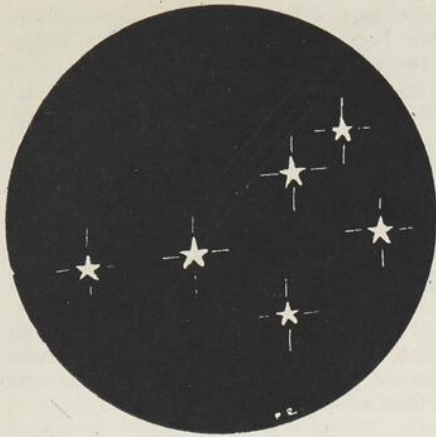
CHOPIN. — Par André Maurois, Editions Variétés.

BAMBI. — Par Walt Disney.

LA GUERRE DU FEU. — Par J.-H. Rosny aîné, Collection Nelson.

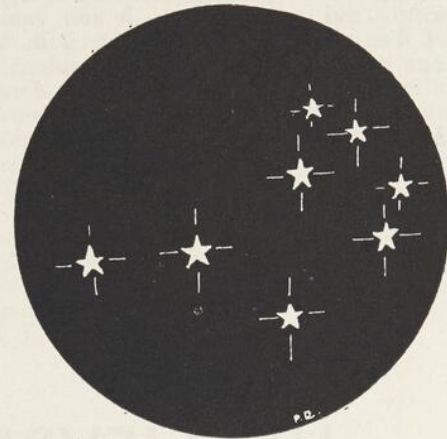
LES PETITS

DE LA POULE



Il y a trois mille ans, le roi David, pleurant sur les malheureux infidèles de son royaume, disait en parlant de leurs idoles de bois : "Ils ont des yeux et ils ne voient point !" Peut-être l'as-tu même entendu répéter souvent si tu assistes parfois aux vêpres, mais en latin cette fois : "Oculos habent et non videbunt !" Si le grand roi se promenait dans notre monde scout, il pourrait répéter la même chose de bien des types chamarrés et couverts de badges, qui ont de fort bons yeux mais ne s'en servent jamais.

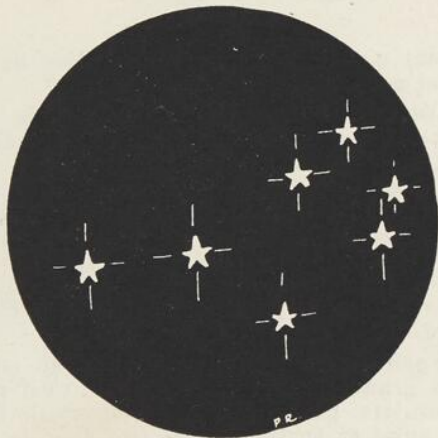
Pour combler cette lacune, dans le domaine du ciel, nous allons étudier ensemble une constellation. Tu



VUE EXTRAORDINAIRE

Pour les trouver dans le ciel, ouvre tes yeux et consulte la carte publiée dans le numéro d'avril dernier. Tu verras qu'en tirant une ligne des trois Rois d'Orion vers ta droite en regardant la Polaire, ils se distinguent très vite. C'est un joli groupe formé de petites étoiles brillantes comme des éclats de diamant. Ce sont, d'après la légende, les sept filles d'Atlas. On dit que ces pauvres demoiselles, désespérées par les souffrances de leur père et la mort de leurs soeurs, furent changées en étoiles pour se réunir dans le ciel.

J'ai décrit les sept filles. Entendons-nous. Les uns en verront six, d'autres sept, huit ou même neuf à l'oeil nu. Je ne parle pas des clichés photographiques qui, ces nébuleuses. C'est un moyen pour toi de juger de ta après une exposition de trois heures, révèlent plus de 2,000 étoiles dans ce petit groupe, sans compter d'étran-



VUE EXERCEE

sais que l'on donne ce nom à un groupe d'étoiles (pas les étoiles de baseball !) dont la réunion évoque très souvent une figure qui lui vaut son nom. Sans doute tu connais déjà la Polaire, qui forme la queue de la Petite Ourse ? Tu as sûrement admiré, à maintes reprises, la grande poêle nommée Grande Ourse, dont les étoiles brillantes se détachent si nettement dans notre ciel. Nous essaierons donc, cette fois, d'ouvrir les yeux ensemble sur du nouveau, en examinant les Pléiades.

Les Pléiades, appelées en Europe "La Poussinière", ont reçu chez les Indiens de chez-nous l'appellation "Petits de la Poule". Encore une preuve qui contribuerait à établir une origine commune à toutes les races humaines, si nous ne le savions déjà. Il y a d'ailleurs dans le ciel plusieurs constellations qui ont reçu des noms venus d'une pensée commune. Ainsi la Grande Ourse porte le même vocable chez les Grecs, les Latins, les Arabes, chez tous les peuples d'Asie et encore chez nos Iroquois. Mais passons aux "Petits de la Poule".

AU TELESCOPE



vue. Examine bien le ciel. Normalement tu en distingueras six en tout. Si tu as la vue aiguisée, tu en découvriras sept. C'est d'ailleurs pourquoi certaines peuplades les nomment les Sept Danseurs. Une vue extraordinaire peut aller jusqu'à neuf. On a même connu un sauvage qui en apercevait treize. Qui veut essayer de battre ce record, ou même l'atteindre ? Enfin, si tu en vois moins de six, va chez l'oculiste... ta vue est nettement défectueuse !

Tu vois que les étoiles peuvent servir à d'intéressants concours dans ta patrouille. Ce n'est pas tout. Elles sont les motifs d'histoires et de légendes intéressantes. Ecoute celle qu'on raconte dans les conseils des tribus, au sujet des Pléiades : les Sept Danseurs.

Ils étaient sept petits garçons indiens, tout juste une patrouille scoute, qui se groupaient, le soir venu, autour du plus fort d'entre eux. Ils partaient, à la brunante, gagnaient une colline tout proche et passaient leur soirée à jouer ensemble et à danser autour d'un feu-de-camp. Aux approches de l'hiver qui allait les obliger à cesser leurs réunions, non à cause du froid dont ils se

moquaient, mais parce que leurs parents les retiendraient pour chauffer les wigwams, ils eurent l'idée d'organiser un petit festin avant de se séparer. Ils demandèrent quelques quartiers de gibier à cette intention. Mais les familles se moquèrent d'eux. Ils étaient vraiment trop jeunes pour avoir de telles exigences ! Néanmoins leur chef se fit fort de les réjouir malgré tout. Il les conduisit au sommet de la colline, donna à chacun une torche d'écorce de bouleau, et les entraîna dans une danse de plus en plus vertigineuse. Attirés par les cris aigus des danseurs, les parents coururent vers la colline. Trop tard ! Déjà les enfants, toujours dansant et toujours poussant leurs cris s'élevaient au-dessus de la crête des arbres. Lorsque la tribu alertée arriva sur la montagne, le groupe des sept petits danseurs avait définitivement bondi dans le ciel où ils apparaissaient comme des minuscules étoiles.

C'était la première patrouille de l'air ! Examine bien le ciel et tu verras encore luire leurs torches de bouleau.

RENARD SILENCIEUX



UN LIEVRE ET SON TERRIER

Vraiment Pierrot est bien à plaindre. Il trouve la vie intenable à la maison. Il ne peut jamais faire comme les autres ! Sa mère ne veut pas lui laisser arranger ses affaires à son goût. Chaque fois qu'il a voulu réaliser chez lui une fantaisie vue chez ses amis : "Papa n'a pas voulu, et maman non plus", et Pierrot a bien été obligé de faire, comme dans la chanson : "Tout ce que disent les parents", non sans bougonner tout de même un peu.

Les parents de Pierrot avaient-ils tort ? Peut-être ! Mais Pierrot n'y allait pas de main-morte, quand il voulait remplacer la fixture électrique, pas très jolie il est vrai, par une lampe à éclairage indirect, faite de bois rond et d'écorce de bouleau, comme celle qui décore le coin du Hibou au local. Papa et maman avaient-ils tort de s'opposer à ce que Pierrot enlevât le grand miroir qui décore sa commode pour y mettre à la place une image scoute ? Peut-on blâmer la mère d'avoir énergiquement protesté lorsque son fiston a parlé de remplacer le gros lit encombrant par un autre fait de bois et de corde tressée, comme on en voit au Relai, le chalet où la troupe de Pierrot va en excursion l'hiver ? Papa n'avait-il pas raison de menacer des foudres paternelles son rejeton qui voulait peindre sur le haut du mur une frise de lièvres, son totem.

Jeanne, la grande soeur, a refusé l'entrée de la maison à Jeannot quand il s'est amené tirant une caisse d'oranges, ramassée sur la rue, dans l'intention de s'en faire une belle bibliothèque peinte aux couleurs de la patrouille. Elle ne voulait pas affronter les quolibets des jeunes filles très bien de son club de bridge, qui ne

manqueraient pas de remarquer une pièce de mobilier d'un style si peu classique. Avait-elle tort ?

Officier de marine et espiègle incorrigible, le grand frère François, en apprenant tous ces démêlés familiaux, s'est payé le malin plaisir d'envoyer à son petit frère un appareil de télégraphie comprenant une belle longueur de fil. Pierrot l'a installé dans sa chambre, au grand désespoir de la bonne qui a maintenant toutes les misères au monde à déloger les araignées qui s'amuse à tendre leurs toiles entre les fils. La famille n'a pourtant pas osé protester contre ce cadeau du grand frère.

En désespoir de cause, Pierrot est venu confier ses tracés à sa grande soeur Marie, qui ne s'est pas opposée à ses projets, parce qu'elle a horreur de la discussion, mais aussi et surtout parce que dans le fond elle comprend son ami Pierrot. Mais malgré ces complicités, la question n'avance pas. Papa et maman ne veulent pas entendre parler des idées filiales, et chaque jour la bonne remet tout en ordre dans la chambre bien ordonnée de ce pauvre Pierrot.

Ce dernier toutefois n'a pas démordu de son idée. Enfoncé dans un gros fauteuil fleuri, il conte, pour la dixième fois, ses tracés à son ami Gadou.

—Tu y es allé un peu fort aussi mon vieux. Ta chambre, ce n'est pas un repaire comme notre local de pat, qui après tout n'est qu'un vieux grenier. Un grenier, c'est ce qu'il te faudrait ici. Tu pourrais t'y construire un "coin" bien à toi.

LOUIS PRONOVOST
directeur

Rédigée pour la Fédération des
Scouts Catholiques de la Province
de Québec, par l'Equipe
Plume-Agile.

LE
SCOUT

CATHOLIQUE

Revue Scoute des Garçons

Abonnements: 50 cents.

P. LUCIEN-M. LABELLE
aumônier

2080 ouest, Dorchester, Montréal.
Téléphone: WILbank 5368.
S.V.P., aviser de tout changement
d'adresse.

—Au fait, coupa tout à coup Pierrot, j'y pense. Je vais demander à maman de me donner la galerie vitrée, en arrière, qui ne sert actuellement qu'au débarras.

Ce qui fut dit fut fait. Pierrot a si bien plaidé sa cause, qu'il a obtenu, après beaucoup de supplications, la permission de se bâtir un coin à son goût. Il a réussi à caser dans le grenier, le garage et ailleurs, les skis, les caisses de livres, les coffres et tout ce qui encombraient la galerie. Avec l'aide de Gadou et de sa soeur Marie, qu'il a vite intéressée à son projet, il s'est fabriqué, pendant ses congés, un ameublement complet, de style indien.

Un lit fait de brélagés et de bois rond, un sommier tressé, ont reçu une paillasse bourrée de feuilles de blé d'Inde. Gadou et Pierrot ont mis sur pied une table solide, faite d'un gros tronc d'arbre scié sur la longueur et recouvert d'un panneau de bois blanc. Deux chaises de même style ont complété l'ameublement. Une ampoule électrique cachée par un cône renversé fait d'une belle écorce de bouleau cousue avec des racines d'épinière, éclaire la chambre d'une lumière diffuse, un peu mystérieuse. Le plafond peint en blanc a été décoré d'une carte du ciel. Une frise de lièvres court au-dessus d'une grande carte de la province sur laquelle sont marqués, par des petits drapeaux de couleur, les camps de Pierrot. Dans chaque angle, des totems aux couleurs vives grimacent. Sur une tablette pyrogravée, deux lièvres espiègles tiennent quelques livres.

Une statue de Notre-Dame, en bois, se détache sur le foulard de la troupe fixé au mur. C'est un don de papa, en récompense du beau travail de son gars. Une caisse qui contient quelques roches, des buchettes ramassées

au cours des sorties de la patrouille, porte aussi le fameux appareil de télégraphie de François, ainsi qu'un poste de radio à cristal. Au-dessus des têtes s'entrecroisent les fils. Les fenêtres s'encadrent dans de jolis rideaux brodés par Marie de croix scouts et de lièvres. Des boîtes à fleurs devant les fenêtres mettent une note de gaieté toute particulière, et les oiseaux sont venus s'installer dans les cabanes clouées au-dessus de ces fenêtres.

Phénomène extraordinaire, la chambre de Pierrot est devenue le grand sujet d'intérêt de la famille. Papa s'est converti entièrement et a donné la Vierge qui domine l'appartement. Maman proteste bien un peu pour la forme, mais elle est bien fière de montrer le chef-d'oeuvre à la visite, tout en faisant remarquer que c'est bien effrayant d'avoir des enfants avec des plans pareils en tête.

Jeanne a été ravie des compliments des jeunes filles de son club, qui se sont extasiées sur l'ingéniosité, l'habileté, le goût, ma chère, de ce froufrou de Pierrot.

Marie et Pierrot, les inséparables, sont contents de leur succès, dont ils n'avaient jamais douté d'ailleurs, et ils s'étonnent qu'on s'exclame pour une chose aussi simple, qu'ils ont eu tant de plaisir à réaliser. Guy, le grand frère de Gadou, qui fait de la photographie, est venu "prendre" la chambre que Pierrot a baptisée, comme cela se devait pour un lièvre : "Le Terrier". Justement une de ces photos vient de partir par la poste; elle est adressée à François qui, de loin, s'intéresse toujours à la grande oeuvre de son frerot.

L'OYSEAU BLEU



AUX ESCOUTES

Un ralliement de toutes les troupes du diocèse de Joliette, sous la présidence de Son Excellence Monseigneur Papineau, a voulu être un témoignage de reconnaissance à monsieur l'abbé W. Gervais, qui cède la place à monsieur l'abbé P. Valois comme aumônier diocésain.

Euchariste Paulhus, ci-devant scoutmestre de la Troisième Sherbrooke, vient d'être nommé assistant-secrétaire diocésain, avec mission d'établir un secrétariat diocésain permanent. Le Chef J. Pichette prend la direction de la Troisième Sherbrooke.

Des séances d'étude ont eu lieu récemment à Ottawa. Elles ont été marquées par la présence du révérend Père Alcantara, aumônier-général adjoint. Louis Pronovost, commissaire au Q.-G., apportera sa collaboration à la Route dans le diocèse d'Ottawa.

Le scoutmestre diocésain de Montréal, André Choquet, est à mettre sur pied un Concours Inter-troupes de Technique Escoute: le "cité". Les éliminatoires commenceront en février prochain dans les huit secteurs du diocèse. En avril, les huit unités en tête se disputeront, au cours d'un tournoi final, un trophée et le titre de "maître en technique escoute".

On a célébré récemment, à Saint-Hyacinthe, le dixième anniversaire de scoutisme de monsieur l'abbé Paulhus, aumônier diocésain.

Le Père Chaput, ex-scout routier de Saint-Hyacinthe et maintenant de la communauté des Pères Blancs, nous écrit d'Afrique qu'il a déjà pu se rendre compte, depuis son arrivée en pays de missions, de l'utilité de sa formation scout.

Monsieur l'abbé Amable Lemoine, supérieur du Collège Stanislas et ex-aumônier des scouts de l'air (S.D.F.) vient de soutenir une thèse sur la phonétique, qui lui a valu le titre de Docteur-ès-lettres de l'Université de Montréal.

Les autorités diocésaines de Montréal viennent d'adopter comme insigne diocésain, l'écusson des fêtes du Tricentenaire de Montréal.

Gilles Meilleur, ex-scout de Saint-Sulpice (Montréal), vient d'être porté disparu à la suite d'un raid au-dessus de l'Allemagne. Il était sergent-pilote dans le C.A.R.C.

Le Frère Jean-Guy (Gérard Côté), ancien S.-P., à la Première Sherbrooke et Chef fondateur des scouts de Kénogami, est décédé accidentellement au début de septembre. Il était le fils de monsieur A. Côté, du comité directeur, et frère de W. Côté, ex-chef, de R. Côté, scoutmestre de la Première Sherbrooke, et de mademoiselle G. Côté, cheftaine de guides à Sherbrooke.

Après avoir soutenu "qu'il est bête de se donner des noms de bêtes", le P'tit Dernier affirme, non moins catégoriquement "que le comble de la sagesse est d'acheter chez..."

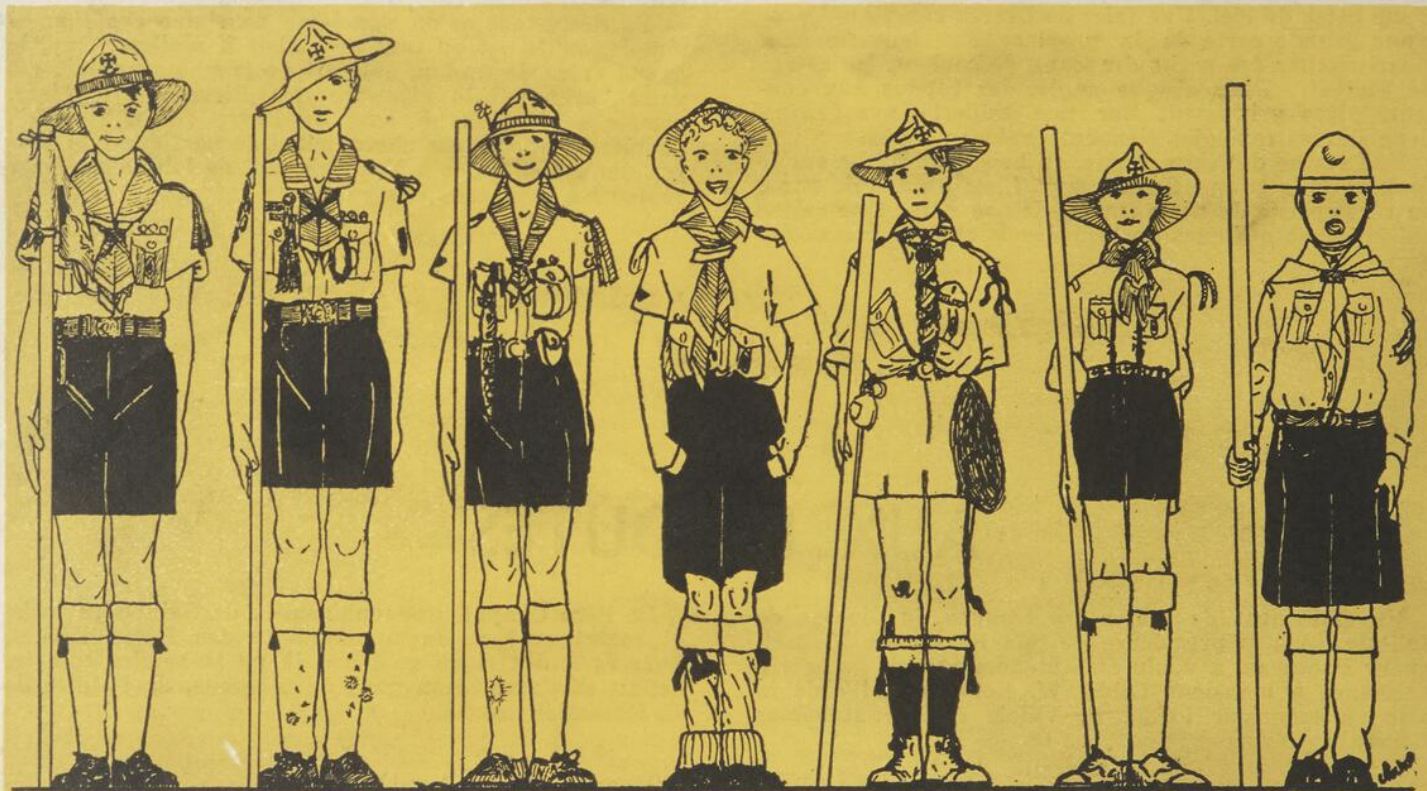
Dupuis Frères
ÉPICERIE

865 est, rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Plateau 5151

UN JEU DE PATROUILLE



FAIS L'INSPECTION: 90 DEFAUTS A DECOUVRIR

"Le scout est l'ami de tous..." ainsi s'exprime l'article Quatre; et le P'tit Dernier poursuit, avec toute la sagesse qui le caractérise: "L'ami de tous les scouts! c'est..."

REÇU LE
 15 JUIL. 1975
 BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
 DU QUÉBEC

LA CACHE,

magasin scout provincial,

388, rue de la Cathédrale,

LES TROIS-RIVIERES,

P Q